

détachés du coteau... Ici l'on trouve beaucoup de poissons, d'écureuils, de renards et d'autres animaux qui, surpris au-dessus des cataractes par le courant qu'ils voulaient passer à la nage, ont été précipités dans le gouffre et jetés sur cette rive; l'on voit également des arbres et des planches que le courant a détachés des moulins à scier; le bois ainsi que les carcasses des animaux, et particulièrement les gros poissons, paraissent avoir beaucoup souffert par les chocs violens qu'ils ont éprouvés dans le gouffre. L'odeur putride de ces corps répandus sur le rivage, attire une foule d'oiseaux de proie qui planent habituellement sur ces lieux... Plus on approche de la chute, plus la route devient difficile et raboteuse; en quelques endroits, où des parties du coteau se sont écroulées, d'énormes amas de terre, d'arbres et de rochers qui s'étendent jusqu'au bord de l'eau, s'opposent à la marche, présentent une barrière qui paraît impénétrable, et qui le serait en effet, si l'on n'avait un bon guide pour les franchir. Il faut après être parvenu avec beaucoup de peine jusqu'à leur sommet, traverser en rampant sur les mains et sur les genoux, de longs passages obscurs formés par des vides entre les crevasses des rochers et des arbres, et lorsque l'on a franchi ces amas de terre et d'arbres, il faut encore gravir les uns après les autres, les rochers qui sont le

long du coteau; car ici la rivière ne laisse qu'un très-petit espace libre, et ces rochers sont si glissans à cause de l'humidité, qu'y entretiennent les vapeurs ou plutôt la pluie de la cataracte, que ce n'est qu'en prenant les plus grandes précautions, que l'on peut se préserver de la plus terrible de toutes les chutes. Nous avons encore un quart de mille à faire pour arriver au pied du saut, et nous étions aussi mouillés par ses vapeurs, que si nous avions été trempés dans la rivière.

« Arrivé là, aucun obstacle n'empêche d'approcher jusqu'au pied de la chute. On peut même avancer derrière cette prodigieuse nappe d'eau, parce que, outre que le rocher du haut duquel elle se précipite a une forte saillie, la chaleur occasionnée par le violent bouillonnement des eaux, a causé dans la partie inférieure du roc, des cavernes profondes qui s'étendent au loin sous le lit de la cataracte. En entendant le bruit sourd et mugissant qu'elles occasionent, Charlevoix a eu le mérite de deviner l'existence de ces cavernes. Je m'avantai de cinq ou six pas derrière la nappe d'eau, afin de jeter un coup-d'œil dans l'intérieur de ces cavernes, mais je faillis d'être suffoqué par un tourbillon de vent qui règne constamment et avec furie au pied de la chute, et qui est causé par les chocs violens de cette prodigieuse masse d'eau contre les rochers. J'avoue que je ne fus pas tenté

d'aller plus avant, et aucun de mes compagnons n'essaya plus que moi de pénétrer dans ces antres terribles, séjour menaçant d'une mort certaine. Aucune expression ne peut donner une juste idée des sensations qu'imprime un spectacle si imposant; tous les sens sont saisis d'effroi; le bruit effrayant de l'eau inspire une terreur religieuse, qui s'augmente encore, lorsque l'on réfléchit qu'un souffle de ce tourbillon peut subitement enlever de dessus le rocher glissant, le faible mortel qui s'y place, et le faire disparaître dans le gouffre affreux qu'il a sous ses pieds, et dont aucune force humaine ne pourrait le sauver.

« La largeur de la chute est plus grande que celle de la rivière; celle-ci un moment avant d'arriver au précipice, fait un détour considérable à gauche, ce qui donne à la nappe d'eau une direction oblique, et lui fait faire un angle considérable avec le rocher du haut duquel elle tombe. Elle ne forme pas une nappe unique, elle est partagée par des îles en trois cataractes bien distinctes les unes des autres. La plus grande qui est du côté du Canada, est appelée la grande cataracte ou la cataracte du fer à cheval, parce qu'elle en a un peu la forme; sa hauteur n'est que de 142 pieds; tandis que celle des autres est de 160. Cette circonstance lui donne la prééminence sur les deux autres pour la largeur et la rapidité. Le lit du Niagara au-

dessus du précipice, étant plus bas d'un côté que de l'autre, les eaux se pressent vers la partie du lit la moins élevée, et acquièrent par conséquent dans leur chute une plus grande vélocité que celles qui s'échappent par l'autre côté, et cette vélocité est encore accélérée par les rapides qui se trouvent en plus grand nombre de ce même côté. C'est du centre du fer à cheval que s'élève ce nuage prodigieux de vapeurs que l'on aperçoit de si loin.

« Il est impossible de mesurer l'étendue de cette partie de la chute autrement qu'avec l'œil; mais l'opinion la plus générale lui donne une circonférence de 600 pas, l'île qui la sépare de la chute la plus voisine peut avoir 350 pas de large; la seconde chute n'en a que cinq; l'île qui sépare celle-ci de la troisième en a trente; et cette troisième en a au moins autant que la plus grande des deux îles. Il résulte de cet aperçu, que la largeur totale du précipice, en y comprenant les îles, est de 1,335 pas. Ce calcul n'est pas exagéré, plusieurs voyageurs l'ayant estimé à plus d'un mille anglais.

« La quantité d'eau qui se précipite du haut en bas de ces chutes est prodigieuse, si l'on peut ajouter quelque crédit au calcul qui suppose qu'elle est de 670,255 tonneaux par minute.

« La pente des rapides qui précèdent le grand saut du Niagara est de 46 pieds, et celle du ravin jusqu'à la plate-forme au-dessous de la chute est

de 61 pieds, de sorte que la hauteur totale de la chute est de 240 pieds.

« Autrefois le saut du Niagara existait probablement au point où est aujourd'hui cette plateforme, c'est-à-dire, vis-à-vis de Queenstown, village situé sur la rive canadienne; plus on examine le bord de la rivière depuis le lieu où le saut se trouve actuellement, plus cette conjecture paraît fondée. Dans tout cet espace, le lit du Niagara est semé de rochers énormes, et les côteaux qui le bordent, sont partout rompus et inégaux; ce qui annonce qu'il s'est opéré dans cette partie de la rivière, des déchiremens considérables, car les deux côtés portent des marques évidentes de l'action de l'eau jusqu'à une grande élévation au-dessus du lit de la rivière; or comme il est constant que dans les plus fortes inondations elle n'est jamais parvenue jusqu'à ces marques, et qu'elle n'en a même jamais approché, il est évident que son lit a été jadis beaucoup plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui. Au-dessous de Queenstown, au contraire on n'aperçoit aucune marque qui porte à croire que le lit du Niagara ait jamais été plus élevé qu'il ne l'est actuellement. D'ailleurs l'expansion subite de la rivière et sa profondeur soudaine dès que l'on a dépassé les hauteurs de Queenstown, donnent plus de poids à l'opinion suivant laquelle les eaux ont dû se précipiter peu-

dant long-temps du haut de ces colines, et qui attribue à leur longue existence dans cet endroit la formation de ce large bassin. En remontant un mille au-dessus de Queenstown, on trouve un gouffre effrayant qui n'a pu être creusé que par le séjour de la chute dans cet endroit; séjour qui aura été prolongé par la grande solidité des rochers du haut desquels elle se précipite. On sait par tradition que la grande cataracte n'a pas toujours eu la forme d'un fer à cheval, et qu'elle avait au milieu une pointe de rocher très-saillante. Depuis le commencement du dix-huitième siècle, sa forme est à peu près la même. »

Harris raconte qu'au mois d'août 1818, une portion du rocher voisin de la chute était tombée; ce qui confirme l'opinion dont on vient de parler; elle acquiert encore plus de probabilité, ajoute-t-il, lorsque l'on suit les bords du Niagara jusqu'à Queenstown où cessent les hauteurs; de ce point jusqu'au lac Ontario, son cours est extrêmement tranquille. Quelques personnes ont supposé qu'avant de s'ouvrir un passage dans cet endroit, il portait autrefois ses eaux et toutes celles dont il est le débouché, dans l'Ohio et de là dans le Mississippi. Des vieillards prétendent qu'autrefois l'île aux Chèvres s'étendait beaucoup plus au nord qu'à présent.

Queenstown est un petit village dans une jolie

position au pied des hauteurs où le 15 août 1814 les Américains remportèrent un avantage sur les Anglais qui perdirent leur chef. Du haut des collines on jouit d'un beau coup-d'œil, on aperçoit une partie de l'état de New-York, Lewistown, qui est vis-à-vis de Queenstown, et le Niagara dont les bords sont ornés de jardins et vergers jusqu'au point où il mêle ses eaux à l'Ontario. A son embouchure, le fort George sur la rive anglaise et le fort Niagara sur la rive américaine, maintiennent les droits respectifs des deux nations à la navigation de cette rivière. Niagara, petite ville à l'ouest du fort George, n'a rien de remarquable; elle est presque toute en bois. Youngstown, sur la côte du New-York, est une jolie petite ville. Une petite colonie de Tuscororas établie dans les environs, y entretient une certaine activité, parce qu'ils y apportent le produit de leur industrie.

Harris alla ensuite à York, puis à Kingston en Canada, suivit le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal, et visita Québec; il en partit le 30 juin sur un bateau à vapeur et revint à Montréal; il descendit ensuite le Saint-Laurent jusqu'au confluent de la Sorelle qu'il remonta. « Arrivé à Saint-Jean, poste militaire et port qui fut dans la dernière guerre témoin de plusieurs combats, je m'embarquai, dit-il, sur un bateau à vapeur amé-

ricain. En passant devant l'île aux Noix où les Anglais ont un arsenal maritime, je fus, ainsi que mes camarades, fouillé rigoureusement. Plus loin je vis le fort que les États-Unis font élever pour défendre l'entrée de leur territoire, et je commençai de nouveau à naviguer dans les eaux de la République; nous étions sur le lac Champlain, l'aspect de ses rives de chaque côté est extrêmement varié et pittoresques; elles rappellent aussi plusieurs combats qui s'y sont livrés pendant la guerre de l'indépendance et pendant celle qui s'est terminée en 1815.

« Les eaux du lac ont également servi de théâtre à la valeur des deux partis. Plattsbourg, dans l'état de New-York, jolie petite ville à l'embouchure du Saranac, fut témoin de la défaite de la flotte anglaise par celle des Américains que commandait le commodore Macdonough. Sir George Provost, gouverneur du Canada, étant venu par terre avec 14,000 hommes, attaqua Plattsbourg le 11 septembre 1814; les Américains commandés par le général Macomb, lui résistèrent vigoureusement quoiqu'ils ne fussent que 2,500.

« Nous sommes ensuite allés à Burlington dans l'état de Vermont; cette petite ville, bâtie en briques, sur une hauteur, a fort bonne apparence; les environs ont un caractère pittoresque et sauvage qui diffère de tout ce que j'ai vu jusqu'à présent.

« Le soir nous avons passé devant Crown-Point sur la rive du New-York ; ce lieu n'offre plus que les ruines du fort qui fut célèbre durant la guerre de l'indépendance. Une petite ville s'élève auprès sur les bord du lac ; trois milles au-delà nous avons débarqué sur le rivage du Vermont ; le bateau à vapeur n'allant pas plus loin. »

L'état de Vermont est borné au nord par le Bas-Canada, à l'est par le Connecticut qui le sépare du New-Hampshire, au sud par le Massachusetts, à l'ouest par le New-York. Sa longueur est de 52 lieues, sa largeur de 50, sa surface de 10,212 milles carrés ; on y compte 235,764 habitans. C'est un pays inégal, une partie est montagneuse. Les green-mountains (verds-monts) qui lui donnent leur nom, se prolongent sur toute son étendue du nord au sud, et sur une largeur de trois à cinq lieues ; et le partagent en deux parties presque égales, ils sont coupés par de nombreuses vallées. Une grande portion du terrain est fertile ; celui des montagnes fournit d'excellens pâturages. Les parties les plus hautes conservent quelquefois de la neige jusqu'au mois de mai et de juin ; elle tombe ordinairement vers le milieu de novembre, mais ne commence à rester en place qu'un mois plus tard. Le froment et tous les grains sont extrêmement abondans ; on récolte aussi du lin ; on fabrique beaucoup de sucre d'érable pour la consommation intérieure.

Les exportations consistent en potasse, perlasse, bœuf, lard, beurre, fromage, lin, bestiaux ; c'est avec Boston, New-York et Montreal que se fait le principal commerce.

La Moille et l'Otter-Creek, les deux rivières les plus considérables, se jettent dans le Hudson ; d'autres moins fortes portent leurs eaux au Connecticut ; la plupart sont très-poissonneuses, il y a des mines de fer très-abondantes, des mines de plomb et de cuivre, des carrières de marbre ; on y trouve de la terre à porcelaine. On compte douze papeteries dans cet état.

Le siège du gouvernement est à Montpelier, petite ville de 2,500 habitans, sur l'Onion-Creek, entre des collines très-hautes. L'université est à Burlington sur le lac Champlain ; toutes les villes de cet état sont peu considérables. Jusqu'à l'époque de la guerre de l'indépendance, son territoire avait été un objet de jalousie entre le New-Hampshire et le New-York. Les Vermontois rassemblés en convention à Windsor le 25 décembre 1777, déclarèrent qu'ils voulaient former un état indépendant, et se donnèrent une constitution. Ils se distinguèrent par leur bravoure. Le 4 mars 1791, l'état fut aggregé à l'Union américaine.

« Les ruines de Crown-Point, dit Harris, prouvent la force de ce poste et l'habileté des Français à bien choisir et à bien construire leurs forteresses.

Le lac Champlain vis-à-vis de cette pointe n'a qu'un demi-mille de largeur, de sorte que ce poste assure réellement le passage. En ce moment des moutons paissaient tranquillement au milieu des ouvrages.

« Je parcourus ensuite à pied une partie de la route que les généraux Amherst et Burgoyne suivirent; le premier en 1756, le second en 1777. Leur marche dans ce pays sauvage paraît presque incroyable. J'ai couché à Ticondéroga, point où le lac George forme des chutes avant d'entrer dans le South-River qui court au nord vers le lac Champlain. Sur une éminence voisine, on découvre les ruines du fort de Ticondéroga, qui de même que Crown-Point et d'autres situés dans les environs, fixèrent l'attention publique durant la guerre de l'indépendance. On a profité des chutes nombreuses du George-River pour établir des moulins à scier les planches.

« Je m'embarquai sur un bateau à vapeur qui me transporta près des ruines du fort George, à l'extrémité méridionale du lac. Ayant mis pied à terre, je m'acheminai à travers un terrain sablonneux et léger vers le saut du Hudson à Queensbourg, ensuite je longeai la rive droite du fleuve, et j'arrivai à Stillwater où les armées ennemies eurent une affaire très-chaude en 1777. Son résultat obligea le général anglais Burgoyne à mettre

bas les armes avec toute son armée à Saratoga, le 17 octobre, devant les troupes américaines commandées par le général Gates. Je vis en passant la grande prairie baignée par le Hudson, où les armes des Anglais furent déposées.

« Suivant la rive gauche, je passai à Lausingbourg, petite ville insignifiante; ensuite à Troy, grande et jolie ville bâtie en briques. Elle fait un commerce considérable avec New-York, le Hudson étant navigable jusques-là pour des goëlettes. Passant encore le fleuve j'entrai à Albany, capitale de l'état de New-York. Cette ville par ses maisons construites dans le goût hollandais, indique son origine; la partie ancienne a des rues étroites, celles de la nouvelle sont au contraire larges, et offrent des maisons de bon goût. Le palais de l'état, la banque et plusieurs églises sont de beaux édifices. Le commerce est très-actif tant avec l'extérieur qu'avec New-York; la communication entre les deux villes a lieu journellement par des bateaux à vapeur; en été ils sont remplis de curieux qui vont visiter les sources minérales de Ballston et de Saratoga, et les bords pittoresques du lac George.

« Le commerce d'Albany prendra encore une plus grande extension, lorsque le canal qui doit unir le Hudson avec le lac Erié sera entièrement achevé. Il aboutit à Albany. La marée remonte

à peu près jusqu'à cette ville, et y amène des goëlettes de quatre-vingts tonneaux. Elle a des manufactures de tabac, de chapeaux, de fer, des brasseries et des distilleries. Le pays voisin est fertile et bien peuplé; elle a plus de 12,000 habitans. Elle est à 160 milles au nord de New-York, à 250 milles au sud de Montreal, et forme un entrepôt naturel entre ces deux villes. »

L'état de New-York est borné au nord par le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent et le Canada; à l'est par le Vermont, le Massachusetts et le Connecticut; au sud, par l'Océan Atlantique, le New-Jersey et la Pennsylvanie; à l'ouest, par le lac Erié et le Niagara. Sa longueur est de 106 lieues, sa largeur de 102, sa superficie carrée de 46,085 milles. En 1820, on y a compté 1,372,812 habitans.

La partie orientale de l'état est généralement montagneuse. C'est là que s'élèvent à la droite du Hudson, les monts Catskill. Le Highpeak, leur plus haute cime, est à 620 toises au-dessus du niveau de la mer. Une route y passe en montant en zigzag jusqu'à 380 toises. Les montagnes continuent à s'étendre au nord jusqu'à l'ouest du lac Champlain où elles ont encore 500 toises. La partie occidentale de New-York offre un plateau uni ou légèrement ondulé; vers la Pennsylvanie le terrain devient inégal et montueux.

Le Hudson qui parcourt le New-York du nord au sud, y prend sa source dans les cantons montagneux qui sont à l'ouest du lac Champlain. La longueur totale de son cours est de 108 lieues: plus de la moitié de cette longueur est navigable pour des navires assez gros. Le lit de ce beau fleuve paraît être l'ouvrage de quelque grande convulsion de la nature. C'est un canal uniformément large et profond, taillé dans une direction régulière, au milieu de rochers élevés, au travers même de chaînes de montagnes, et dont le niveau sensiblement en pente très-douce, permet à la marée de remonter jusqu'à Albany, ce qui est d'une ressource infinie pour les habitans de ses bords, et a contribué aux progrès rapides de la population. L'embouchure de ce fleuve fut découverte en 1609 par Henri Hudson, navigateur anglais, qui le remonta en canot pendant cinquante lieues. C'est le même qui deux ans plus tard entra le premier dans le détroit et la mer intérieure désignés par son nom.

Un peu au-dessus d'Albany, le Hudson reçoit à droite le Mohâk qui vient de l'ouest, et dont la source est voisine du lac Erié. Quelques-uns de ses affluens sont très-rapprochés de rivières qui tombent dans le lac Oneïda, dont l'Osvego porte les eaux dans le lac Ontario. Au-dessous de Schenectady, éloigné de cinq lieues d'Albany, le

Mohák forme , à moins de deux lieues du Hudson , la chute de Cohôs qui a 70 pieds de hauteur perpendiculaire ; la largeur de la rivière qui est de près de 400 pieds , et la régularité de ce saut qui offre une nappe d'eau continue , en font un objet extrêmement remarquable. C'est le long de la rive droite du Mohák qu'est dirigé le canal de l'ouest.

La Delaware, la Susquehanna et l'Alleghany prennent naissance dans le New-York. Le Genessee et l'Osvego y ont aussi leur source , et vont se jeter dans le lac Ontario. Indépendamment de ce lac , de l'Erié et du lac Champlain qui servent de limite au New-York , on y trouve encore le Cayonga , le Seneca , l'Oneïda et beaucoup d'autres lacs ; quelques-uns reçoivent des ruisseaux salés. On a mis à profit toutes ces eaux pour établir les canaux d'Erié , du nord-ouest et de Champlain , qui uniront entre elles les parties de l'état les plus éloignées les unes des autres , et feront fleurir son agriculture et son industrie.

Une grande partie du sol est fertile ; quelques cantons , notamment dans l'ouest , sont renommés par leur extrême fécondité. Il y a de beaux pâturages. Tous les grains y sont très-abondans ; des vergers nombreux ornent les campagnes ; on y fait d'excellent cidre ; les hauteurs sont garnies de belles forêts. On cultive le chanvre et le lin.

Le fer, le plomb, le plâtre, la pierre de taille, l'ardoise s'exploitent sur plusieurs points ; les sources salées fournissent des produits considérables. On connaît aussi des eaux sulfureuses et des sources de naphte.

Les manufactures de drap, les papeteries, les verreries, les forges, les clouteries, les fabriques de toiles de coton sont très-actives. Les objets que l'on expédie au-dehors sont le bœuf salé, le lard, le froment, la farine, le maïs, le beurre, le fromage, la potasse et la perlasse, la graine de lin, les chevaux, les bœufs, le bois et beaucoup d'autres marchandises.

Des écoles bien dotées donnent l'instruction élémentaire aux enfans ; elles sont très-fréquentées. Des collèges et des écoles spéciales concourent à instruire ceux qui veulent se lancer plus avant dans la carrière de l'étude.

Harris en partant d'Albany traversa le Massachusetts pour aller à Boston. « Du haut des montagnes, dit-il, la vue s'étend sur des villages, des champs, des vergers. Les pierres étant très-abondantes on s'en sert pour entourer les propriétés. Les routes sont excellentes, les fermes propres et bien tenues, les villages, les villes, les maisons de campagne ravissent par leur air de prospérité. On voit que l'on n'est pas dans un pays nouvellement habité. »

De Boston, Harris se dirigea par terre sur Providence dans le Rhode-Island, et gagna ensuite New-York où il s'embarqua pour Philadelphie afin de profiter d'un navire qui retournait en Angleterre.

La grande république des États-Unis comprend la partie moyenne de l'Amérique septentrionale. Elle est comprise entre $24^{\circ} 20'$ et 49° de latitude nord, et entre $69^{\circ} 9'$ et $127^{\circ} 2'$ de longitude à l'est de Paris. Sa surface est de 280,000 lieues carrées, ce qui est dix fois celle de la France. Plus de la moitié de cette immense étendue n'est encore ni cultivée, ni habitée. La population et la culture sont généralement à l'est du Mississipi. La plus grande partie du terrain à l'ouest de ce fleuve est presque entièrement dans la possession des Indiens.

Les États-Unis ont pour bornes au nord le Canada et le pays habité par des hordes sauvages et errantes, et dont les Anglais s'arrogent la souveraineté sous le nom de Nouvelle Albion ou Nouvelle Bretagne; à l'est le Nouveau Brunswick et l'Océan Atlantique; au sud le golfe du Mexique; au sud ouest le Mexique, à l'ouest le grand Océan.

Cette république n'a pas toujours eu une si vaste étendue. Elle ne comprit d'abord que les colonies anglaises comprises entre l'Océan atlantique,

l'Acadie, le Canada, la Louisiane et la Floride. La première charte pour établir une colonie sur le continent américain, fut accordée par Elisabeth à sir Humphrey Gilbert, en 1578; la concession n'eut pas de suite; une tentative faite par Walter Raleigh pour s'établir en Virginie en 1584, eut d'abord quelque succès; mais les colons furent ou détruits par les sauvages, ou s'en allèrent ailleurs, ou périrent. Ce ne fut que sous le règne de Jacques I^{er} que les puritains tourmentés en Angleterre par l'église dominante, se transportèrent au-delà des mers pour jouir de la liberté de conscience qu'on leur refusait dans leur patrie. Ils débarquèrent dans le nord sur les bords de la baie de Massachusetts, dont la colonie prit le nom, et d'où sortirent bientôt celles de New-Hampshire, de Connecticut et de Rhode-Island, qui par la suite formèrent autant de provinces séparées. D'autres émigrans arrivèrent successivement d'Angleterre, et occupèrent les points de la côte, les plus propres à fonder des établissemens. Ces colonies obtinrent du gouvernement de la Grande-Bretagne, des chartes qui leur donnaient le droit d'être régies par un régime municipal, semblable à celui de la métropole. Le roi nommait le gouverneur de chacune, les citoyens élaient les membres des assemblées représentatives, chargées de délibérer sur les affaires de la province.